

J'ai pris le portrait de Paisiello de préférence dans le beau tableau peint par madame Vigée-Lebrun, tableau qu'on voit dans le salon carré du Louvre. Le maître est à son clavecin et chante. La figure est rayonnante d'inspiration.

MARTINI

NÉ EN 1741, MORT EN 1816.

Martini (Jean-Paul-Egide), connu d'abord sous le nom de Martini il Tedesco, avait pour véritable nom Schwartzendorf. Il naquit le 1^{er} septembre 1741, à Freistadt dans le Haut Palatinat. Il apprit de bonne heure les premières notions du latin et de la musique, puis il entra, pour achever ses études, au séminaire des Jésuites de Neubourg-sur-le-Danube, où il devint organiste. Il se rendit en 1758 à l'université de Fribourg en Brisgaw pour y suivre un cours de philosophie ; là il fut aussi l'organiste du couvent des Franciscains.

De retour dans son pays, après l'achèvement de ses études, il fut assez mal accueilli par son père qui venait de se remarier. Le jeune artiste retourna à Fribourg qu'il quitta bientôt pour aller se fixer à Nancy en 1760. Martini était parti sans argent ; aussi se trouva-t-il forcé, dès son arrivée dans la capitale de la Lorraine, de songer aux moyens de subvenir à ses besoins : c'est ce qui le décida à entrer chez le facteur d'orgues Dupont. Bientôt après, suivant les conseils de son patron qui était devenu pour lui un protecteur et un ami, il changea son nom de famille contre celui de Martini, et il sut lui donner assez de notoriété dans le monde musical.

Le roi Stanislas, ayant entendu quelques compositions de Martini, l'attira à sa petite cour et lui confia une position honorable et indépendante qui lui permit de se marier. Après la mort de son protecteur, le jeune compositeur vint s'établir à Paris où il ne tarda pas à se concilier les bonnes grâces du duc de Choiseul. Peu de temps après son arrivée, un concours fut ouvert pour la composition d'une marche à l'usage des gardes-suisses ; Martini non-seulement obtint le prix, mais fut aussi nommé officier à la suite du régiment des hussards de Chamboran, position lucrative qui lui laissa tout le temps de se livrer à la composition : le jeune musicien profita de cette espèce de sinécure pour écrire plusieurs

morceaux de musique militaire et pour publier des symphonies, des quatuors et des trios pour divers instruments.

Ce fut seulement en 1771 que Martini aborda la composition dramatique. Il fit alors représenter à la Comédie italienne l'*Amoureux de quinze ans*, opéra-comique en trois actes qui eut un incontestable succès, et qui fut suivi trois ans après de *Henri IV ou la Bataille d'Ivry*, opéra en trois actes, représenté à la Comédie italienne, et dont l'ouverture est restée populaire.

Le *Droit du seigneur*, comédie en trois actes en prose, mêlée d'ariettes, paroles de Desfontaines, fut représenté aux Italiens, le 29 décembre 1783. Le compositeur avait écrit sur ce livret absurde une musique gracieuse qui valut à l'ouvrage un succès de vogue. On n'y trouve point néanmoins la sensibilité exquise dont il a fait preuve dans la jolie partition d'*Annette et Lubin*, et dans la romance si connue :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment ;
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Ces paroles de Florian se prêtaient à l'inspiration tendre et un peu maniérée du musicien.

Après avoir quitté le service militaire, Martini devint successivement directeur de la musique du prince de Condé et de celle du comte d'Artois, puis il acheta quelque temps avant la révolution la survivance de la charge de surintendant de la musique du roi moyennant 46,000 livres.

Lors de l'ouverture du Théâtre de Monsieur, au mois de janvier 1789, il devint directeur de la musique de cette scène ; mais il ne put conserver longtemps cette position. Survinrent les événements du 10 août 1792. Il perdit sa place et redoutant les persécutions que pouvait lui attirer son attachement à la famille royale, il se retira à Lyon où il publia sa *Mélopée moderne ou l'Art du chant réduit en principes*, ouvrage imité du *Traité de chant* de Hiller. Possédé du désir d'occuper le public de sa personne et de ses ouvrages, il fit comme la plupart des musiciens ses confrères ; il se rallia au mouvement révolutionnaire. Après s'être assuré qu'il ne courait aucun danger, il revint bientôt à Paris, et écrivit la musique de plusieurs compositions patriotiques, entre autres un hymne pour l'anniversaire de la fondation de la république (1^{er} vendémiaire), sur les paroles de Joseph Chénier, œuvre d'ailleurs médiocre. Nous verrons plus loin que sa muse complaisante chanta l'épithalame de Napoléon et de Marie-Louise, et qu'elle entonna, lorsque le moment fut venu, le lugubre *Requiem* du 21 janvier à Saint-Denis.

En 1794, il fit représenter au Théâtre Louvois, *Sapho*, drame lyrique en deux actes.

En 1798, Martini fut nommé membre du comité des études du Conser-

vatoire de musique et professeur; mais ayant été compris dans la réforme de l'an X, il prit très-mal la mesure qui le frappait, et conserva longtemps une vive rancune contre Méhul et Catel, ses anciens collègues, qu'il accusait d'avoir été les principaux auteurs de sa disgrâce.

Annette et Lubin, opéra-comique joué en 1800, à la Comédie italienne, et *Zimeo*, représenté la même année à Feydeau, sont les deux derniers opéras de Martini. Il comprit qu'à son âge, il lui serait fort difficile, pour ne pas dire impossible, de lutter avec les jeunes compositeurs dont les premiers ouvrages dramatiques renfermaient de si belles espérances.

Quoique âgé alors de soixante ans, Martini fit encore plusieurs compositions musicales parmi lesquelles je citerai surtout une grande cantate composée pour le mariage de Napoléon I^{er} avec Marie-Louise, quelques morceaux de musique religieuse souvent exécutés à la chapelle Impériale, enfin, comme je l'ai dit plus haut, une messe de *Requiem* écrite pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI, et exécutée dans l'église de Saint-Denis le 21 janvier 1816.

Martini, qui était surintendant de la musique du roi depuis 1814, obtint le lendemain de l'exécution de son *Requiem* le grand cordon de l'ordre de Saint-Michel; mais il ne put jouir longtemps de cet honneur, car il mourut le 10 février suivant dans sa soixante-quinzième année.

« Martini, dit M. Fétis, avait lu beaucoup de traités de composition publiés en Allemagne, mais sa première éducation musicale avait été négligée, et les anciens maîtres italiens, modèles admirables pour la pureté du style, lui étaient à peu près inconnus. Je me souviens que lorsque j'étudiais l'harmonie au Conservatoire de Paris, sous la direction de Rey, Martini vint inspecter la classe de notre maître, et qu'il corrigea une leçon que je lui présentai. Je lui fis remarquer que dans un endroit sa correction n'était pas bonne, parce qu'elle donnait lieu à une succession de quintes directes entre l'alto et le second violon. « Dans le cas dont il s'agit, on peut faire des quintes consécutives, me dit-il. — Pourquoi sont-elles permises? — Je vous dis que dans ce cas on peut les faire. — Je vous crois, Monsieur, mais je désire savoir le motif de cette exception. — « Vous êtes bien curieux! » A ce mot, dont le ridicule n'a pas besoin d'être commenté, tous les élèves partirent d'un éclat de rire, et la grave figure de notre professeur même se dérida. Depuis ce temps, chaque fois que je rencontrais Martini, il me lançait des regards pleins de courroux. Au surplus il aurait été difficile de deviner, à la brusquerie, à la dureté de ses manières et au despotisme qu'il affectait avec ses subordonnés, l'auteur d'une multitude de mélodies empreintes de la plus douce sensibilité. » L'ensemble de ce jugement est sévère. Le caractère de Martini ne m'est guère sympathique et l'emploi que je sais qu'il fit des dernières années de sa vie ne me le fait pas estimer davantage. On peut dire de ces hommes, qu'ils avaient passé par bien des épreuves. Mais, pour demeurer sur un

terrain musical, je reconnais que Martini a écrit quelques motets religieux justement appréciés, des opéras médiocres et des romances ravissantes à l'audition desquelles les raffinés du Directoire n'avaient pas tort de se pâmer.

CIMAROSA

NÉ EN 1754, MORT EN 1801.

L'Italie, terre classique de la mélodie, n'a guère produit de musicien plus illustre que Domenico Cimarosa. Le grand artiste naquit à Aversa dans le Napolitain, le 17 décembre 1754, d'une famille obscure. A l'âge de sept ans, l'enfant perdit son père qui était maçon et qui se tua en tombant d'un échafaudage. Sa mère, simple blanchisseuse, n'était pas en état de lui faire donner une éducation brillante. Telle fut la modeste origine du futur ami du cardinal Consalvi dont l'habileté politique égala les vertus. Les parents de Cimarosa avaient fixé leur résidence à Naples peu de temps après la naissance de l'enfant. Ce fut un bonheur pour lui; car il put commencer ainsi ses études à l'école des *Mineurs conventuels*.

Le P. Polcano reconnut bientôt les dispositions naturelles de l'orphelin, et au lieu de borner son instruction à ce qu'on enseigne d'ordinaire dans les écoles gratuites, il lui fit étudier le latin, et, en sa qualité d'organiste du couvent, lui donna les premières notions de la musique. Ces soins ne furent pas perdus. Les rapides progrès du jeune Cimarosa amenèrent son protecteur à le placer au Conservatoire de Sainte-Marie de Lorette en 1761. Plein d'ardeur pour le travail, doué d'une intelligence remarquable et d'un caractère charmant, l'élève possédait toutes les qualités qui devaient le rendre cher à ses maîtres. Manna et Sacchini furent ses professeurs de chant; Fenaroli lui apprit le contre-point, et Piccinni se chargea ensuite de compléter ses études de composition musicale. Dans les essais de sa première jeunesse, Cimarosa révélait déjà cette imagination et cette verve brillante dont témoignent plus tard tous ses ouvrages. Ce n'était pas seulement un compositeur de grande espérance, c'était un violoniste excellent et un chanteur agréable, surtout dans le genre bouffe.

Les artistes ne se formaient point alors par les méthodes expéditives qu'on a imaginées depuis, et, en Italie surtout, leur apprentissage durait très-longtemps. Cimarosa ne sortit du Conservatoire qu'après onze années